

Quant tout-à-cot je vio entra lou prêtre,

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Enfin, je vio tou lou mondou-en besougnny,  
 A qui orit un piat de ma charougnny,  
 Que si-ey n'a ren de quet pouaire mingie (1)  
 Eriant tou prets ô moins à la rongie.  
 Aupres de met lengun se desoulave (2),  
 Vouéz par semblant que ma fena plourave (3),  
 Qu'éy souspiret, qu'éy turet son moucho ;  
 Par lou dou pié y m'orit trat de fo (4).  
 Porou Bobrun, se fio-jou dins me mémou,  
 Tu sey redut dins un état extremou,  
 Tu vai mery dins un moment ou dou,  
 Te faut un po preier noutrou Seignou.

Il ne faut pas croire que le poème de Bobrun finisse là : le pauvre diable a le temps encore de faire une confession non moins touchante que burlesque, un inventaire des plus détaillés et des plus bizarres du monde, digne de l'*Atelier du peintre* de Désaugiers, puis enfin des legs aussi nombreux qu'en pourrait faire un Nabab. Pour conclusion, il fait ses adieux à l'univers entier, à ses parents, aux amis et braves gens ; aux couvents, aux paroisses, *au Feron*, au *Pré-de-la-Foire*, à sa rue, à la ville, sans oublier les faubourgs et les montagnes voisines :

Adiò Santieve... Ah ! mon pays natal !

Ôre qu'as-tu ? de montraquio, de morou :  
 Qu'au lieu de faire et chansons et biaux vers,  
 Semblont toujours qu'éy sortont dos enfers.

Antoine Chapelon, après avoir rendu les derniers devoirs à ce tendre ami, eut grand soin de lui faire une épitaphe, non pas à la grecque, mais une épitaphe pleine de malice et de gaité ; une épitaphe à la Roger Bontemps.

Cy géy lou réy do Palenguns (5),

(1) Qui si elle n'offre rien que l'on puisse manger.

(2) Auprès de moi nul ne se désolait.

(3) C'est par faux semblant que ma femme pleurait.

(4) Par les deux pieds elle m'aurait tiré dehors.

(5) Des vauriens.